

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XVII.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI DECEMBRE 25 1880.

NO. 8.

Le Louisianais.

JOURNAL OFFICIEL

— DE LA —

Paroisse St. Jacques.

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,

ÉDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

\$5.00 PAR ANNEE.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

un carré de 10 lignes, ou moins, première insertion.....\$1.00

Par carré de chaque publication subséquente..... 75

Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans:—A. G. Roumain.

Donaldsonville:—P. Lefèvre.

Nouvelle-Ibérie:—Charles Clère.

Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Mouton.

Vacherie:—Félix Falgout.

SIECLE ET PANAMA.

1.

Il en est qui disent :

Ce siècle est un abominable siècle. C'est le siècle de l'audace, de l'orgueil, de l'impétuosité, de l'incertitude, de l'immortalité, de la corruption, de la profanation et du mal. C'est le siècle horrible. C'est le siècle monstrueux. C'est le siècle rétrograde. C'est le siècle sans foi, sans honneur et sans vertus, qui supprime la conscience du cœur des hommes, qui bannit la morale des sociétés et qui veut proscrire Dieu lui-même. Il a toute l'impudence et l'arrogance de Satan. Il ne respecte plus rien. S'autorisant d'une science prétendue et folle, ayant toutes les vanités et toutes les fureurs, croyant tout possible et ne reculant devant aucun moyen, il s'attaque aux choses les plus augustes, aux traditions les plus saintes, aux institutions les plus sacrées et les plus vénérables. La porte des temples antiques ne l'arrête pas. Révolutionnaire et prévaricateur, il veut tout briser, tout renverser et tout niveler, c'est à dire faire le chaos. Aucune autorité n'épouvante sa pensée et sa main. Sous prétexte que l'homme est libre, qu'il est maître et souverain par la raison, qu'il a le droit d'examiner, d'analyser, de peser, d'accepter, de refuser et de choisir, il arme cet homme pour toutes les discussions, pour toutes les révoltes de l'esprit et pour tous les bouleversements possibles. Il en fait un épouvantable profanateur. Et les miracles eux-mêmes, dans ces temps de passions soulevées, débordées et criminelles, avec des hommes qui abandonnent le temple, raillent l'autel et rient Dieu, sont impuissants ou de peu d'efficacité devant la torrent des révolutions, des abominations et des fureurs humaines. Car on fait des miracles. Lourdes, la Salette et Knock parient de temps en temps. Il y a des grottes qui murmurent, et des échos dans les montagnes. Les sources, au printemps, quand les neiges fondent et que les oiseaux chantent, gémissent les infirmes et les misérables. Mais Dieu, si bon pourtant, se lassera de nous avertir pas des miracles, et sa patience suprême, devant l'indignité des hommes et des peuples, deviendra une colère terrible, une condamnation effrayante et un châtiment dont l'humanité ne se relèvera jamais. Entendez plutôt les prophètes, écoutez-vous de vos méfaits et de vos forfaits au plus vite. S'il en est en core temps, hommes, faites pénitence. Car le bras de Dieu se lève, va frapper et frappe.

C'est le bras droit.

Il en est d'autres qui disent :

Ce siècle n'est ni incrédule, ni impie, ni révolté. On vous le calomnie, on vous ne le comprenez pas. Au lieu de vous en faire une autre chose que de l'eau de Lourdes! Car ce siècle, le dix-neuvième de l'ère chrétienne, est un siècle de hautes pensées et d'œuvres puissantes, un siècle de recherches, d'études, de sciences, de connaissances, de découvertes, d'inventions, d'améliorations, de développements et de travaux vraiment prodigieux. Aucun siècle connu dans l'histoire du monde n'a travaillé

comme celui-ci, ni en son courage et sa foi, ni à donner à la civilisation et à l'humanité autant de témoignages de grandeur, de noblesse et de souveraineté. Car le travail est la véritable loi de l'homme.—sa loi de liberté, de vérité, de dignité, de responsabilité, de solidarité, de justice et de progrès.—sa loi divine et sa loi éternelle. L'homme travaille et l'humanité travaille. Que si ce siècle, chercheur, examinateur, penseur, laborieux, audacieux et scientifique—fils des autres, les réunissant, les rectifiant ou les complétant—emporte les illusions, les erreurs, les préjugés, les faussetés, les absurdités, les injustices et les innombrables superstitions de l'ignorance et des ténèbres, c'est tout simplement pour la plus grande gloire de la vérité. C'est pour que les servitudes, les esclavages et les haideurs disparaissent. C'est pour que l'homme, une espèce de contre-maître de Dieu sur ce globe, de plus en plus affranchi, délivré et fortifié, se retrouve dans la force, dans la foi et dans le bonheur. Car cet homme, voyez-vous, a un suprême devoir de travail à remplir ici-bas, et pour lui-même, et pour les autres et pour la terre qu'il habite. Car il faut qu'il se connaisse. Car il faut qu'il vive en société. Car la terre, sa maison et son domaine, sa propriété dans la vie et peut-être dans la mort, doit être cultivée, ornée, embellie et rendue semblable au jardin de la légende antique et biblique. Aussi son antique, celle de la science, celle de la foi qui veut voir, du bras qui veut toucher et de la levre qui veut goûter, loin d'être une impiété, une incrédule ou une profanation, est-elle une obéissance à la loi, un respect au devoir et l'affirmation de ce qu'il y a de divin en lui. Ne sent-il pas qu'il est né pour vivre? Ne comprend-il pas qu'il a été créé pour agir? Ne souffre-t-il pas dans l'accomplissement de son corps, de son cœur et de son esprit? Et s'il est téméraire, c'est par croyance.

Mais il faut qu'il travaille.

Et c'est par là qu'il s'est affirmé et qu'il continue à s'affirmer.

Et c'est par là que la civilisation s'est faite, que l'humanité a grandi, et que le dix-neuvième siècle, le plus grand de tous, nous montre aujourd'hui des merveilles et des splendeurs devant lesquelles pâlisser singulièrement les petits miracles de Lourdes, les petites apparitions de la Salette et les petits livres des bonzes. Et si vraiment la fille Soubirous, dans le pays où l'on parle gascon, a vu une belle Dame en brouillard blanc, avec un filin en vapour et des souliers qui brillaient d'une façon extraordinaire, les gens de Lourdes, de Tarbes et de Vie, ceux qui portent des souliers et ceux qui portent des *esclops*, celles qui portent des capulettes, violent maintenant passer près de la Grotte au mystérieux écho un char aussi miraculeux et cent fois moins imaginaire que celui de prophète Elie.— un char énorme, immense, allongé, plein d'hommes et de femmes, plein de choses et de produits, ayant du feu dans les yeux et un panneau noir à la tête, soufflant, sillant, grondant, dévorant l'espace et jetant son nom à toutes les villes, à toutes les plaines, à toutes les montagnes, à tous les pays et à toutes les nations de la terre.

Et ce char, qui passe devant la Dame de Lourdes, n'a point les caractères du char du prophète. Il marche sans chevaux du Limousin ou de Tarbes.

C'est un miraculeux char, en vérité.

La petite Bernadette en aurait eu peur. Peut-être aussi sa Dame Blanche.

II

Oni, ce siècle est un grand siècle.

Il ne faut point le blasphémer.

Il nous a donné, entre autres dons précieux, la vapeur, l'électricité et les innombrables machines qui font la richesse, l'abondance et le progrès,—qui font la vie. De ce globe, inconnu hier, ayant peu d'ombre que de lumière, on l'a fait un globe connu, exploré et possédé. Car ses milliers de découvertes et ses merveilleuses inventions, en multipliant les forces humaines et les produits de la terre, en forçant les montagnes et les obstacles, en comblant les vallées et les abîmes, en soulevant les mers et les océans, en peuplant les déserts et les solitudes, en pénétrant les mystères et l'inconnu, en diminuant ou en effaçant les distances, en facilitant les rapports et les échanges, en rapprochant les hommes, les peuples, les nations, les patries, les intelligences, les consciences et les cœurs, ont permis à l'homme—à l'homme affranchi, relevé, ayant la tête droite, pensant, voulant, aimant, travaillant et comprenant sa nature et sa tâche—d'affirmer d'n

ne façon éclatante sa liberté, sa dignité, sa souveraineté, sa divinité, tous ses droits, tous ses devoirs, tous ses titres, tous ses privilèges et toutes ses destinées sur ce globe. C'est par elles qu'il a grandi comme le Prométhée de la légende audacieuse. C'est par elles qu'il a eu la vision des choses suprêmes et des choses éternelles. C'est par elles, à l'heure de cette vision splendide, qu'il a compris que les dieux de marbre, de pierre, de bois, d'argile, de boue et même d'argent ne convenaient plus à l'humanité, et que le dieu de la science n'avait rien de commun avec le dieu de la sottise. C'est par elles aussi que la vérité a ouvert des horizons plus larges, que la pensée a pris possession d'un domaine plus vaste et plus lumineux, que la philosophie et le christianisme se sont peut-être reconciliés dans la foi, que la justice, étroite jusqu'alors, s'est généralement étendue en clémence, et, certainement, que la famille humaine, égarée et dispersée si longtemps, s'est retrouvée dans l'unité, dans la fraternité et dans l'inviolabilité de tous ceux que le Galiléen nommait les fils de Dieu.

Car ce siècle est non seulement un siècle laborieux, mais encore un siècle clémente.

Certes, il a eu ses guerres, ses boucheries et ses tueries comme les autres, et des rois, des empereurs et des bandits, restes du passé et restes du despotisme, l'ont ensanguiné et souillé dans plus d'une circonstance, par plus d'une abomination et d'un forfait. Hier encore, deux puissantes nations s'engorgeaient pour l'intérêt ou le caprice de deux scélérats conrornes. Il se peut même que demain la lutte recommence, et que ce siècle ait un crépuscule sanglant. Il est encore des rois, des empereurs et des théocrates. Mais c'est une légende de justice qui s'est dégagée de ces guerres, un principe de liberté qui est sorti de ces luttes, une morale d'inviolabilité et de paix qui s'est faite jour à jour à travers les tueries, les boucheries et les crimes. La guerre a été condamnée par la guerre. Elle a provoqué l'justice de ses droits, la ferocité de ses moyens et l'immortalité de ses conséquences. On sent bien, aux justifications qu'elle demande aux sophismes, aux précautions dont elle s'entoure et aux Congrés dont elle se couronne, quelle est diminuée et amoindrie, réduite et écornée, touchant à sa fin et à sa tombe. Elle est honteuse. Elle n'a plus la fraîche et brillante allure de toutes les atrocités et de tous les brigandages. Elle recule devant les faits et les monstruosités qui lui ont retournés ses pressions, et ses gloires. Elle n'est plus héroïque que pour la défense du foyer et de la patrie et qu'elle entre les morts au lendemain de la bataille, elle a comme peur de son crime, et jette en frissonnant dans la fosse commune ceux qui furent vivants, ceux qui furent ennemis et ceux que la mort et la terre ont reconciliés à tout jamais dans un silence éternel. Et demain, quand l'aube du vingtième siècle se lèvera sur nos îles, lorsque les rois, les empereurs et les théocrates seront tombés, les peuples affranchis, épanouis, sans maîtres ou maîtres d'eux-mêmes, comprenant qu'il n'y a d'auguste que la vie et de noble que le travail, rapprochés, comme nous l'avons dit, par une solidarité dans les destinées et dans les œuvres, la supprimeront comme le dernier argument des fous ou comme la dernière raison des méchants. Pourquoi continuerait-ils à se tuer, à s'engorger et à se massacrer? Que gagnent-ils à cet horrible jeu de sang et de meurtres? Est-ce que les combats pour la vie ne sont pas plus glorieux que les combats pour la mort? Travaillons, vivons et nous assurons plus.

En vérité, cette dernière croyance est celle du siècle. Et c'est pour cela que nous affirmons hautement que ce siècle est éminent, est généreux, est chrétien. Car nous n'a- vons pas peur de prononcer ce mot. Car le christianisme vrai, rapproché de son origine et de son auteur, dégagé de l'orgueil de ses princes et de l'ambition de ses ministres, sans moines épaves et fétides, sans ultramontains fanatiques et insensés, tel qu'on le retrouve à son aube, dans sa charité et sur les premières lèvres qui l'ont annoncé comme une bonne nouvelle, comme une nouvelle de vie et de salut, comme une nouvelle de tendresse, de miséricorde et d'affranchissement pour tous les hommes et pour toutes les femmes, est assurément une doctrine de vérité, de justice et de paix. Sa communion ne se refuse à personne, et tous les hommes y ont droit. C'est la communion par le pain, par le vin et par la pensée. Elle est la vie, elle est l'amour et elle est l'égalité. C'est elle qui a remplacé le sacrifice saignant et la

loi de haine, de meurtre et de mort. Rien n'est au-dessus d'elle, et quand les générations la comprendront et sauront s'en nourrir et s'en fortifier, les générations vivront dans la paix, dans l'honneur et dans la lumière. Le royaume du ciel, non pas celui qu'on rêve au-dessus des nuages, mais celui que l'humanité peut se donner par ses œuvres, sera venu.

III.

—Mais, direz-vous, qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'isthme de Panama, et en quoi le christianisme ou le catholicisme, qui est une doctrine morale et religieuse, touche-t-il directement ou indirectement au grand ingénieur français qui a pris à tâche de marier les mers aux mers et les océans aux océans, ou mieux les mers aux océans et les océans aux mers?

Car monsieur de Lesseps—la postérité ne dira pas *monsieur de*—certainement le plus audacieux des ingénieurs connus, a déjà marié la mer Méditerranée à la mer des Indes. Il a supprimé le Cap de Bonne Espérance, qui est le cap des tempêtes, et bien mieux que le Vasco de Gama du Camoens épique noyé pour toujours l'immense géant Adamastor. L'isthme de Suez de la mystérieuse et sacerdotale Egypte, la barrière de sable où les chaméaux et les fellahs ne trouvaient pas toujours à boire, a été percé par lui. Miracle aussi grand que celui de Moïse frappant un rocher et découvrant une source. Croyons même, soit dit en passant et sans intention railleuse, que si le canal de Suez eût existé aux temps de Moïse et des Pharaons, à l'époque où les jongleurs égyptiens engageaient leurs bâtons en serpents et leurs serpents en bâtons, Moïse et ses Israélites auraient plus difficilement traversé la Mer Rouge à pied sec. Mais ils l'auraient cependant traversée. N'avaient-ils pas Jérusalem à bâtir?

Quoi qu'il en soit, cet étrange et prodigieux vieillard qu'on nomme de Lesseps, cet homme indomptable dans sa ténacité et dans sa volonté, ce concepteur et cet exécutant de si grandes choses, nous content d'avoir percé Suez et d'avoir confondu les eaux de la Méditerranée et les eaux de la mer des Indes, vent encore, à l'âge où l'homme penche sa tête pour mourir, accomplir un travail plus formidable que celui d'Hercule et couper en deux le continent américain. Il trouve que la mer est lente et paresseuse. Il lui semble bon que le Cap Horn soit abandonné à ses colères et à ses tempêtes, que l'Océan atlantique marie sa vague européenne et africaine à la vague de l'Océan pacifique et de l'Océan asiatique, et que la grande route du monde, fermée depuis tant de siècles, obstruée par une barrière de rochers et de granit, soit ouverte à la circulation du monde et à la marche de la civilisation. L'obstacle lui déplait et la barrière le gêne. Il trouve cette barrière insolente et méchante, surtout dans ce siècle. Elle n'a plus le droit d'exister et de barrer le chemin aux hommes et aux nations. Les hommes et les nations veulent passer la. Nous sommes pressés et nous n'avons pas de temps à perdre en détours et en errances. Et quand on a la poudre, la dynamite, la machine à vapeur et la science, on doit s'appuyer au plus vite sur une semblable obstacle. Est-ce donc si difficile? Fantôme de toute chose, manquant, et quelle est donc la nation, grande ou petite, d'ici ou de là, d'un continent ou d'un autre, qui trouverait étrange qu'on eût cette pensée, qu'on entreprit cette œuvre et qu'on réalisât cette audace? Il n'est pas une nation du globe qui ne soit intéressée à cet accomplissement, et le percement de Panama importe à la grandeur du monde et à l'honneur de la civilisation. Respecter plus longtemps cette barrière, c'est déclarer inviolable et sacrée, non point la trancher d'un bras de géant et d'un bras d'Hercule, comme Abyla et Calpé, serait indigne de ce siècle, indigne de la science et digne de Philippe II.

Mais nous ne sommes plus, Dieu merci, un siècle et sous le règne de Philippe II.

Car ce Philippe II, roi des Espagnes et des Indes, roi de l'inquisition et des inquisiteurs, d'un côté, le plus opiniâtre, le plus intolérant, le plus impitoyable, le plus cruel et le plus dévot des tyrans qui aient jamais pesé sur la conscience des hommes et des peuples, et dont le nom devrait être maudit à travers tous les siècles et tous les temps, mais qui est cher aux moines,—car ce Philippe II, disons-nous, ne veut pas qu'on percât l'isthme de Panama. Il était bien trop religieux pour cela. Sa grande piété de catholique espagnol ne lui permettait point une semblable audace et une telle profanation. Il

valait mieux pousser la reine Marie à la persécution, soulever les moines et les Goises contre la France, torturer et ensanglanter les Pays Bas, tuer son frère et tuer son fils, bâtir l'Escorial à saint Laurent, s'agenouiller humblement devant le pape, et couvrir l'Espagne de moines, d'inquisiteurs, de bûchers, de meurtres, de crimes et d'abominables forfaits religieux. Brûler des hommes au nom de Dieu est agréable à Dieu. C'est là l'œuvre de foi. Car la foi ne discute pas, ne raisonne pas et ne pense pas. La foi s'impose. Il faut que vous l'acceptiez volontairement ou que vous la subissez violemment. Si vous ne l'acceptez pas volontairement, étant Juifs, étant Maures, étant philosophes, étant même chrétiens, on vous emprisonnera, on vous torturera et l'on vous brûlera sur la place publique et pour la plus grande gloire de Dieu. Ce sont des moines qui feront cet office de tortionniers, d'exécuteurs et de bourreaux. Ils se nommeront inquisiteurs. Ils seront sacrés et pieux. Ils seront inviolables, redoutables et tout puissants dans leurs robes blanches de Dominicains et sous leurs capuchons sinistres. Ils se diront ministres de Dieu, défenseurs de l'Eglise et apôtres du doux Jésus. Aucune puissance la leur résistera. Aucune tête ne sera trop haute pour eux, et leur justice sera la justice sans appel et suprême. Les rois exécuteront leurs ordres. Et quand ils voudront, par caprice ou par vengeance, être par fanatisme ou par haine, étant les maîtres et étant les prêtres, ils vous sauront faire, ils vous jetteront dans l'incendie sans lumière et sans air, ils vous questionneront avec le feu, avec le fer et avec le feu, et quand ils auront fait de votre corps une abominable plaie, de votre conscience une chose morte et de votre âme une blancheur digne du ciel, ils vous brûleront en grand cérémonie, au son des cloches et aux chants de l'Eglise joyeuse, glorieuse et triomphante. Voilà l'inquisition,—l'inquisition exécrable, maudite, infâme, convertie de crimes, noire de forfaits, sainte pour Philippe II et pieuse pour beaucoup.

C'est s'il en est qui la regrettent pour la Louisiane et pour Panama—car la Louisiane et Panama l'ont jadis connue—tant pis. Le monde est mort et ne ressuscitera point.

Mais quand un ingénieur du temps de Philippe II, ayant la haute pensée de Lesseps, alors un grand rêve, parla de percer l'isthme de Panama, Philippe II, le roi d'Espagne et le roi très catholique, défendit qu'on comparât en deux ses immenses possessions d'Amérique. Il fit déclarer par un grand inquisiteur qu'on creusait un canal à travers l'isthme on dérangerait l'œuvre de Dieu. Et le pieux monarque, celui dont le diable a fait, si le diable existe, rendit un décret condamnant à mort quiconque oserait parler d'un canal interocéanique.

Et l'on obéit à l'inquisiteur.

Mais les Etats Unis, que nous sachions bien qui rêvant la république universelle, n'ont ni inquisition ni inquisiteurs. On ne connaît point Thomas de Torquemada par ici, et les Américains, en grande majorité, appartiennent à la religion réformée et protestante. Ils sont même très coustants en fait de religion, les Américains. Croire à peu près ou faire semblant de croire leur suffit. Mais ils sont de ce siècle, c'est à dire des hommes entreprenants, hardis, laborieux et qui ne reculent point devant une barrière et devant un obstacle. Aucun travail gigantesque ne les épouvante. Aucune œuvre ne les effraie. Avec la vapeur, qu'ils revendiquent, ils ont fait de la machine aux millions de bras le tout puissant levier qu'Archimède entrevoyait vaguement dans sa chambre de Syracuse. Et non contents d'avoir bâti, des villes opulentes et des cités prodigieuses sur un sol d'hier ou possédé d'hier, non contents d'avoir entrecroisé des milliers et des milliers de lignes ferrées dans un admirable réseau de travail, d'industrie, de commerce, d'échange, de mouvement et de civilisation, au point que les Dames de Lourdes et de la Salette, avec leurs bras de vapour et leurs chemises de brouillards, n'ont trouvé ni place ni faire des apparitions convenables, et que les petits miracles à quatre sous et à médailles n'ont point cours à côté des grands miracles du travail et de l'industrie, ils ont encore, avec une audace inouïe, presque autant que les Anglais de douze siècles, par l'énergie et la provision de la liberté qu'il croit à tout et ne doute de rien, pris possession des océans, des mers et du monde entier. Leurs flottes, avec le pavillon étoilé dans tous les vents, sillonnent toutes les mers, trappent

à tous les rivages, donnent, prennent et portent partout. Point armées pour la destruction, pacifiques et fraternelles, elles sont chargées du pain qui nourrit, du vin qui enhardit, du coton qui couvre l'homme et la femme, des produits de la terre, des produits de la manufacture et des produits de l'humanité en travail. Elles obéissent à la généreuse loi d'échange humains. Elles rectifient les erreurs d'un climat ou les fautes d'une saison. Elles équilibrent la consommation et la production. Elles rendent à l'un ce qui manque à l'autre. Elles universalisent le bien-être, la vie et la liberté. Avec elles et par elles, malgré les années sombres et les années terribles, la famine n'est plus possible en aucun lieu du monde, et la plus pauvre des nations, l'Irlande, la Perse, on n'impose quel- l'autre, est soulagée dans sa détresse et calmée dans sa faim. Ce ne sont plus des pirates et des corsaires qui sillonnent les mers et les océans, mais des hommes civilisés qui approvisionnent tous les marchés du globe. Ce sont des Anglais, des Américains, des Français et des Hollandais. Et ils n'échangent pas seulement les produits de la terre, mais encore les œuvres de la pensée et de l'esprit. Ils traçent un sillon lumineux partout où ils vont et partout où ils passent. On les salue comme amis, comme frères et comme bienfaiteurs. Que s'il est encore des prêtres avec eux, ces prêtres sont devenus chrétiens et prêchent l'Evangile plutôt que l'inquisition. Ce ne sont plus les horribles moines de Philippe II, et quelques uns d'entre eux ont quelquefois des talents agréables. Léonon, comme Pan ou comme Orphée, jouait de la flûte. C'était un Mariste.

Et vous pouvez penser que les Américains, étant hommes du siècle, hommes de la liberté et hommes du progrès sans limites, ne reculant devant ni dieu ni diable pour s'accroître, grandir et s'enrichir, diront à de Lesseps, comme l'inquisiteur de Philippe II: «On ne passe pas! Cette entreprise est impie et ce travail dérangera l'œuvre de Dieu!» Allons donc! Ce serait absolument idiot. De telles absurdités ne se disent plus. On est peut-être jaloux d'une œuvre semblable, surtout quand on aurait dû en avoir l'initiative, mais on ne l'empêche pas. Il y aurait protestation, clamour et harcèlement dans le monde. N'importe quel Gavroneau aurait le droit de lire au Capitole de Washington: Ces obscures bêtes.

—En vérité, cela n'est pas possible, et Monroe n'est point un inquisiteur de Philippe II.

Après tout, qu'est Monroe?

On en parle ici, on en parle là, on en parle partout, et presque tous ceux qui en parlent ne le connaissent pas. Sa doctrine n'est point la mer à boire ou l'isthme de Panama à avaler. C'est une doctrine qui n'est pas évangélique, et qui ne le deviendra jamais. Elle est très simple, et la voici en deux mots, telle qu'elle est formulée dans le message annuel que le président envoyait au Congrès en décembre 1823: «Nous ne sommes point intervenus dans les affaires des colonies européennes en Amérique, et nous n'y entendons point intervenir. Mais les gouvernements qui ont proclamé et affirmé leur indépendance, ne doivent, en aucune façon, être opprimés par un pouvoir quelconque d'Europe, et contrôlés dans leurs destinées. Toute tentative de ce genre, contre les gouvernements que nous avons eu devoir reconnaître par un sentiment de justice, serait considérée par nous comme un acte d'hostilité contre les Etats-Unis.»

En d'autres termes, comme nous l'écrivions au commencement de l'année, alors que Monroe sortait de sa tombe pour dire qu'il avait été président des Etats Unis après James Madison: «Nous n'avons point prêté des armes aux colonies espagnoles contre l'Espagne, et nous ne leur en prêterons pas. Mais puisque le Mexique s'est affranchi, puisque le Pérou le Chili et les autres se sont affranchis, et que nous avons reconnu cet affranchissement, nous ne permettrons point à l'Espagne—car c'est de l'Espagne qu'il s'agit—de revendiquer des droits qu'elle a perdus et de conquérir un pays qui ne lui appartient plus.»

C'est clair, c'est simple, et le dogme est juste. Il est raisonnable et n'avance rien d'extraordinaire. Ce dogme est politique et américain. Mais il ne dit point, dans sa lettre et dans son esprit, que la Colombie n'aura pas le droit de renouer sa terre, de bouleverser ses rochers et de faire tous les terrassements et tous les canaux qu'il lui plaira de faire. Les Etats-Unis ont ce droit, tout comme la Colombie. Et que s'il faut des capitaux énormes pour un travail gigantesque comme le percement de l'isthme de Panama